



ECOMUSEO A.V.B. VALTORTA

EUGENIO
GOGLIO

Fotografo, intagliatore, scultore, pittore

Lo sguardo acuto
della fotografia

I volti e la storia
dell'Alta Valle Brembana
fra '800 e '900

ROBERTO BOFFELLI GIACOMO CALVI
Voce narrante Silvana Milesi

2009.

Eugenio Goglio

Il sera bon de s'arrêter sur l'œuvre du photographe Eugenio Goglio, aussi peintre et sculpteur. Nous ne traiterons ici que de son œuvre de photographe.

Eugene Goglio nous est révélé essentiellement par l'ouvrage : Ecomuseo A.V.B. Valtorta, Eugenio Goglio, Fotografo, intagliatore, scultore, pittore, Lo sguardo acuto della fotografia, I volti et la storia dell'Alta Valle Brembana fra 800 e 900, Roberto Boffelli, Giacomo Cavi, Voce narrante Silvana Milesi, 2009. Gros ouvrage de 192 pages.

On ne reviendra pas sur la vie de cet artiste né en 1865, décédé en 1926, ayant vécu et travaillé surtout à Piazza Brembana. On trouvera les informations nécessaires dans cette volumineux production comme aussi sur internet.

Précisons que dans son œuvre de photographe, que l'on peut restituer grâce aux différentes collection des photos du maître en possession de quelques fonds publics de la région, Goglio ne fait pratiquement aucun « instantané », préférant toujours composer ses photos, plaçant les intervenants de la manière la plus esthétique qui soit. Ainsi dans tout l'ouvrage, à vue de nez, il n'y aurait qu'un seul instantané, la prise de vue d'un marché de Piazza Brembana réalisée depuis l'étage d'une maison d'où il était possible de découvrir la rue principale en enfilade. Pour le reste, tout découle de ses compositions.

On pourrait croire que de cette manière Eugène Goglio n'a jamais été un journaliste photographique, un simple artiste. Certes. Néanmoins la qualité de ses photos est telle que l'on peut comprendre que notre photographe a véritablement fixé son époque : scènes de travail, construction de chemin de fer, d'église, village de ces montagnes, personnages importants ou misérables, familles, le plus souvent nombreuses, voilà bien le val Brembana à la fin du XIXe et au début du XXe. Ce monde-là, malgré la mise en scène, est impressionnant de vérité. L'émotion est aussi de la partie.

On ne va pas dépouiller l'entier du livre, plus simplement sélectionner quelques clichés et tenter d'en découvrir les secrets, si faire se peut.

Les pages explicatives vont de la 5 à la 35. Elles sont signées Giacomo Clavi.

On n'a pas totalement respecté la suite logique des pages, pour la simple raison de voir figurer pour les grandes photos, la légende sur la page de gauche, et la photo sur la page de droite.



p. 39. Pour une fois la famille n'est pas nombreuse. Le père, la mère, une fille. Le père pose amicalement la main sur l'épaule de son épouse qui, quant à elle, tient celle de sa fille. Les beaux costumes du dimanche, la plus belle robe pour la fille qui tient un éventail dans les mains. Les regards sont tournés vers la droite – à gauche sur la photo –. On est sérieux. On pose devant une maison dont on aperçoit le grillage de la fenêtre sur la droite. On a obéi au photographe en ne fixant pas l'appareil. On est conscient qu'il s'agit-là d'un instant important, où le maître vous fixera pour toujours. La tenue des personnages est rigide sans l'être de manière excessive. Elle portera à la postérité la manière dont l'on se revêtait de ses beaux atours hors du cadre professionnel et familial. On a tenu à donner à ce qui peut-être le seul enfant de la famille une tenue de choix. La fille a les mêmes lèvres que sa mère. On sent ces trois personnes unies par l'amour et le respect, l'homme n'étant pas prétentieux comme peuvent l'être trop de ces personnages italiens de cette époque qui en jettent beaucoup, conscients d'être en quelque sorte au sommet de l'évolution humaine, avec un pays qui les accompagne dans leur certitude pathétique en améliorant à grande vitesse toutes ses infrastructures. Les maisons se modernisent, pour le meilleur, dans le sens d'un plus grand confort, pour le pire, dans celui de la destruction presque systématique de l'architecture ancienne. On est vraiment à l'aube d'une ère nouvelle où le progrès apportera inmanquablement un bonheur éternel à l'homme. Et que la vallée ne soit un jour plus du tout la même apparaîtrait comme sans importance aux yeux de la plupart des gens. Tout vaut mieux que cette vie de chien que l'on a menée si longtemps !



p. 52. Les cinq enfants aux yeux bridés. Quatre en âge de porter le béret, le cinquième coiffé d'une sorte de capet à l'orientale, revêtu d'une robe. Il s'agirait donc d'une fille. Nos quatre frères ont tous le même physique, avec leurs yeux bridés. Ainsi pourrait-on croire que dans ces vallées bergamasques, à l'instar de certaines du Valais, des tribus arrivées de l'Europe de l'Est, voire carrément du continent asiatique, sont venues s'installer ici de manière définitive pour constituer une part importante de la population. Nos quatre garçons ont l'air déterminés. Les parents n'ont pas voulu se joindre à eux, fiers sans doute de leur petite tribu qu'ils ont tenu d'immortaliser dans ce cliché de studio plein d'interrogations et d'émotion.



p. 139. Voici une famille typique avec de nombreux enfants plus ceux qui viendront encore ! Le mari, son épouse qui tient le dernier des cinq enfants, la mère ou la belle-mère, allez savoir. On est sérieux. Les filles ont les cheveux frisés. La garçon a les oreilles décollées comme son père. Son père, chef de famille conscient de sa tâche. La mère porte déjà le poids de ses grossesses successives, encore que pour l'heure, cinq enfants, pour la région, ce n'est pas excessif. A quand le sixième a même demandé le curé qui a dit que si l'on couchait avec sa femme c'était pour faire des enfants et non pour la bagatelle ! L'aïeule, en fait, n'est guère plus chapuisée que ne l'est la mère. On travaille de concert. Tous dans la même maison. Tiens, une poupée et un chat dans les bras de la fillette aux cheveux rebelles. Des chats qu'on ne voit pas souvent, plus que discrets. Mettra-t-on ce portrait de famille contre l'une des parois d'une chambre de la maison, la plus belle, là où l'on voit des décorations sur la chaux au niveau des poutres du plafond ? Et les suivants, garderont-ils ce témoignage rude et émouvant ? On ne le saura naturellement jamais.

p. 77. Contadine in posa con costumi tradizionali (“truccate da contadine”), 1920. Voilà deux très belles femmes. Elles ont, comme indiqué en légende, revêtu leurs habits traditionnels et posent, l’une avec la serpette et le râteau, l’autre avec la faux. Cette dernière porte la hotte sur le dos, coiffée d’un foulard très élégamment posé sur ses beaux cheveux.

Les plus belles filles de toute la région sans doute. Souveraines. Il ne serait pas impossible malgré tout que celles-ci n’aient jamais tenu le manche d’un outil. Le photographe, ainsi qu’il était de circonstance, les fait poser à l’extérieur, en milieu naturel. Elles sourient légèrement, magnifiques dans leur jeunesse qui restera éternelle grâce au miracle de la photo. Une seconde et c’est fait, le cliché est là, définitif. Un parmi d’autres peut-être, car le photographe, avec des « actrices » si jolies, a vraiment tenu à les mettre cent pour cent à leur avantage. Elles offrent d’elles-mêmes ce qu’elles ont de mieux, outre leur physique en apparence parfait, leur léger sourire et leur grâce envoûtante.

Chaussette étonnante pour celle de droite, avec des souliers de toile et aux semelles de paille, ainsi qu’il siérait à des paysannes partant pour les champs. En fait, les vraies, les dures à cuire, au visage buriné, à la silhouette déjà courbée, à cette fatigue offerte par des années de travaux sans cesse renouvelés et par les grossesses qui se suivent sans interruption, on les laisse à la maison, ou plutôt aux champs. Ces deux ci-devant auront-elles un destin différent, plus aérien, plus libre, avec moins d’enfants, quelques loisirs et surtout des maris bien intentionnés qui s’inquièteraient à ce que leur ineffable beauté ne se fane pas trop vite ?

*Contadine in posa con costumi tradizionali
(«truccate da contadine»), 1920.*

Scrive Eugenio Guglielmi in *Una Valle e il suo popolo* (Longanesi 1979) che il Goglio ritrasse «“truccate da contadine” le dolci fisionomie e le regolari forme di maestrine elementari» giunte dalla città sino in Alta Valle. Ecco dunque bene in posa queste due maestrine-contadine, una con gerla e gran falce, l’altra con rastrello e una nuvola d’erba offerta al filo del falcetto, deliziosa natura morta degna d’un quadro d’autore, come l’incrocio dei lunghi manici della falce e del rastrello. Accentuano il “costume” da contadine, le calze a righe quasi prese in prestito dalla maschera del Gioppino. È la parte teatrale del Goglio, parallela e mai prevaricante la sua ricerca di verità che lo porta di casolare in casolare, di baita in baita, a riprendere “dal vero” le sue contadine al lavoro, senza dar loro il tempo di rassettarsi, per fermare un istante, un carattere, una realtà sociale che altrimenti andrebbero persi e dispersi nel gran flusso misterioso e categorico del tempo.



p. 93. Marché de Piazza Brembana. Une maison domine la rue. Peut-être celle du photographe Eugeni Goglio. C'est ainsi là qu'il se serait positionné un certain matin de marché. Il en fera un instantané. Comme énoncé plus haut, l'un des seuls de son œuvre. Par cela il n'a pu éviter quelques défauts. Comme par exemple cette grande zone d'ombre au premier plan, comme aussi une seconde zone très foncée portée sur la gauche. Pour le reste, voici enfin Piazza Brembana telle qu'on pouvait la voir à la fin du dix-neuvième siècle. Femmes portant leurs longues robes ordinaires, coiffées du foulard traditionnel, revêtues pour quelques-unes du tablier. Hommes en habits de grosse toile, désireux pour un jour de se mêler à la foule. On ne voit rien des stands, on ne découvre aucun des objets que l'on pourrait y vendre. Des couteaux bergamasques par exemple. Personne aux balcons. Toute la population ce jour-là est descendue dans la rue. Il s'agit sans doute d'un marché hebdomadaire où l'on vient se ravitailler en produits que d'ordinaire l'on ne trouve pas dans les magasins de la place. Des chalands venus d'ailleurs et proposant leur marchandise à ces braves gens du gros bourg où arrivera un jour la ligne de chemin de fer venue de Bergamo. Mais le sait-on déjà ? Mais l'attend-on vraiment ? Que se passe-t-il dans la tête de tous ces gens dont aucun, chose toute naturelle, ne pourrait encore exister aujourd'hui, un enfant né cette année-là, 1898, ayant aujourd'hui plus de 120 ans. Quelle lignée sur les registres de décès de l'état-civil. Quelle énorme suite de personnes qui toutes ont eu leur destin, plutôt médiocre que bon et enthousiasmant. Le travail, la famille, les misères habituelles, et puis un jour, comme pour chacun et chacune et quelque soit son époque, le grand saut. Le définitif. Qui rend caduque tout ce que l'on a connu, qui éteint les générations, et même, dans la foulée, l'humanité toute entière, passée, présente et à venir !





p. 95. Contadine. Les cinq belles qui s'en sont allées aux champs pour retourner la terre, la bêcher, soit la labourer. Pelle en main. Les cinq. Revêtues de costumes sur lesquels on s'interroge. Est-ce vraiment celui de travail, s'agit-il plutôt d'habits de meilleure coupe, pas forcément du dimanche, mais entre deux, que l'on mettrait pour des occasions où ils ne s'useraient pas aussi vite que dans la fonction véritablement campagnarde. La taille serrée, le corsage bien rempli. Volontaires et toutes belles à leur manière, en particulier la jeune fille de droite. Les tissus sont bigarrés, les coupes se ressemblent mais gardent chacune néanmoins leur particularité. Au fait, aucune de ces alertes jeunes filles ne serait-elle déjà mariée, toutes seraient-elles restées libres et bonnes à fréquenter ? Les chaussures sont légères. Il est certain aussi que ce seront véritablement celles-là qui iront retourner la terre, dans quelque parcelle des environs du village, pour une fois, relativement plat, à l'inverse de trop de ces terres en pente où tout ne peut être accompli qu'à la main, sans même l'aide d'un animal quelconque. On en reste donc par ici à une agriculture purement traditionnelle et de subsistance.

En définitive toutes ces jupes, tous ces chemisiers, ces blouses ou ces bustiers, seraient à collectionner. Et pourquoi pas les foulards, pendant que nous y sommes.

Cette magnifique photo, figurera un jour dans l'écurie du Museo di Gaiazzo.



Cette image se découvre dans l'ouvrage : Felice Riceputi, *Per una storia della Val Fondra*, Ferrari Edizioni, 2004, p. 216. Photo prise peut-être par le même Goglio, quoique la mise en scène est ici moins parfaite. Néanmoins nous retrouvons nos jeunes filles paysannes avec le même type de costume, qui aurait bien pu être au final celui du travail ordinaire, en particulier pour aller bêcher les champs ! Cela infirmerait donc nos précédents propos. Les pelles ou bêches que l'on découvre entre les mains de ces dames ont des manches plus rustiques, l'une a en plus un « marche-pied » qui permet donc d'utiliser le pied pour s'aider à enfoncer le fer de la pelle dans la terre qui, suivant le temps qu'il fait, peut être passablement dure.

p. 101. Don Angelo Tondini est mort. On l'a revêtu de ses habits de messe. Il est vieux. Il est serein. On a réussi sitôt après son décès, pendant qu'il était encore chaud !, à lui faire endosser de tels habits. On a pu lui placer un chapelet autour de la main droite, et lui fixer une petite croix dans la main gauche. Son sommeil sera éternel. Il a conduit longtemps son petit peuple sur le chemin de la foi, celui qu'on lui a appris au séminaire de Bergame sans doute, placé au point le plus élevé de la ville. Voir à cet égard, mais ce sera quelque cent ans plus tard, les ouvrages de Pepi Merisio sur la Terra di Bergamo publiés en 1969. Il a fait ce que l'église, omniprésente, toute puissante, lui a dit de faire. L'église qui commande, qui dirige, qui possède. L'église incontournable. Qui formate les pensées. Qui oriente les existences. Qui veille à ce que l'on ne s'éloigne pas trop de la doctrine. Qui châtie. Et qui pardonne à ceux-là mêmes qui ont fauté et qui sont prêts à recommencer ! Cette église empêtrée désormais dans la vision baroque de l'évangile transposée dans des lieux de culte riches d'ornementation, de stucs, de dorures, d'objets divers, de peintures, de statues, de vierges Marie, de coutumes, de croyances. Structurée, hiérarchique. En voici un fidèle représentant. Il a fait comme tous les hommes et toutes les femmes qu'il a accompagnés, il s'en est allé. Remplacé aussitôt par un autre tel que lui, de même formation, de même orientation. L'église est universelle, éternelle, elle ne change pas. Elle ne veut pas changer. Car changer, c'est renier ses propres valeurs, c'est se rendre en des lieux pleins d'interrogations. Et celles-ci ne sont jamais bonnes. Il n'y a en fait que le passé et l'état présent, le tout de manière définitive, pour offrir les vraies certitudes. Le reste est inconcevable.



p. 119. L'homme de Valtorta. Pauvre diable. Vêtu des habits les plus élimés qui soient, de seconde main peut-être ! Un chapeau posé de biais. Un beau visage, n'empêche. Un goitre énorme qu'il enserre d'un foulard, peut-être simplement pour le cacher un peu. Une infirmité qui touche encore du monde à l'époque. Un survêtement sur l'épaule. Prêt à partir pour un boulot quelconque, en aucun cas facile et bien payé. Une misère plutôt. Des habits aux tissus épais, en apparence rigides, deux à trois couches. Peut-être a-t-il toujours froid. L'une des plus belles et plus étrange figure de toute l'œuvre de Goglio. Un léger sourire, qui est comme une résignation face à son destin de misère où il tente de trouver sa voie malgré toute les vicissitudes de son existence. Être pathétique. Symbole d'une classe maltraitée. Mains à la peau dure, dure comme les cailloux qu'il pourrait casser à longueur de journée, brunie par tous les soleils de ces décennies de travail. A l'extérieur en priorité. L'homme garde ses cheveux, noirs. Il n'est pas forcément aussi âgé qu'on pourrait le croire. La photo est célèbre. On peut la voir dans le musée de Valtorta, preuve de sa valeur universelle. Elle figure dans bien d'autres ouvrages. Elle est iconique. Elle se prête à une longue et profonde réflexion. Oui, qu'est-ce véritablement la destinée de l'homme.



p. 126. La Bella. Elle l'est véritablement. Elle en est consciente. Elle a revêtu sa plus jolie tenue, doublée d'un tablier que l'on vient de sortir de l'armoire. Elle a le geste élégant. Elle possède un long collier de perles toutes semblables. Le corsage est bien rempli. Elle vous regarde sans vous voir. Elle est toute à sa propre personne. Le soulier n'est pas à la mesure de l'habillement, taché de poussière. Un autre soulier, celui d'un homme, apparaît à gauche de la photo, apportant une touche de mystère, ramenant la belle à la simple réalité. Elle n'est donc pas seule. Elle aura peut-être malgré sa beauté un avenir commun. Oui, ordinaire, des gamins autant qu'on veut et puis le boulot que cela occasionne. En plus d'aller aux champs. Quoique sa tenue puisse lui faire souhaiter une vie plus légère. N'empêche elle est belle ! Et que c'est bien là une des qualités essentielles qui vous permet d'échapper au simple présent pour aller porter aux générations suivantes votre radieuse et immortelle beauté.

Ancora ritratti



p. 152. Ils construisent la nouvelle église. Autrefois le lieu de culte n'était sans doute qu'une banale chapelle. On peut l'imaginer, celle-ci, modeste, à l'intérieur tout encore décoré de fresques antiques qui sont passées de mode, dit-on. Aussi veut-on du nouveau, et bien sûr du baroque. Des dorures. Des stucs, des peintures aussi par des artistes actuels et non plus ces vieilleries qui restent pourtant de pures merveilles. Il est quand même possible que l'on en soit conscient, aussi les garde-t-on. On construit l'église sur une immense plateforme. On pense à des fondations solides pour supporter le poids d'un tel édifice. Avec sur le côté des bâtiment qui apparaissent plus anciens. Est-ce là un petit reste de la chapelle primitive ? A vrai dire, sur le plan histoire de cette église on ne connaît rien. On ne fait qu'imaginer. Des murs énormes supportent la terrasse à laquelle mène un escalier monumental. Goglio s'intéresse de très près à la construction de ce volumineux édifice. A la mesure de ce qu'est devenue et ce que deviendra mieux encore la cité. A la confluence de deux vallées, celle qui va en direction d'Averara et cette autre qui vous conduit à Branzi. On est à la jonction. C'est ce qui fait que ce gros bourg prendra de plus en plus d'importance

La foi appelle des lieux de culte dignes de celle-ci. Si l'on a fait dans le modeste autrefois, de simples chapelles, aujourd'hui on veut plus et mieux, et surtout surpasser les paroisses voisines. C'est presque un concours. Ainsi chacun veut-il avoir la plus grande et la plus belle église. De telle sorte que se dresse partout dans ce val Brembana de monumentaux lieux de culte, et cela même dans des villages de peu d'importance. C'est l'église qui compte. On la voit de loin sur une sommité. Elle domine le village. Elle est un point de repère à distance. Elle est surtout la fierté des habitants.



Chiesa di S. Martino, Piazza Brembana, 1902.

La scalinata in pietra serizzo della chiesa di S. Martino, Piazza Brembana, 1902.

Scendono uomini e donne i bassi gradini di pietra dell'ampia scalinata, dopo la funzione religiosa nella chiesa solenne più d'una cattedrale. In alto sorge, e dall'alto s'innalza il superbo colonnato in uno slancio verticale che gli archi acuti del gotico assecondano. È domenica. Anche le donne, che nei giorni feriali vanno in fretta alla «messaprima» con il cielo ancora sfavillante di stelle, si concedono la «messalta» con il sole ormai alto. Un chiaro ombrellino ripara la carnagione delicata di una gentildonna non abituata ai raggi del sole come le contadine. L'ombra si frastaglia sulla pietra chiara dei gradini in gara con il nero degli scialli che proteggono le spalle dal freddo e "velano" il capo come era usanza per le donne non soltanto in chiesa. Si soffermano a gruppi i paesani sotto il vasto portico adatto alle lente diatribe ed ai reciproci saluti prima e dopo la messa. L'immediato quotidiano si dilata e inserisce l'istantanea nel lungo respiro del tempo storico, con l'amore del fotografo per la propria terra e la propria gente da cui nasce il desiderio di celebrarle rivelando ai nostri occhi lo splendore della loro nascosta e casta bellezza.



p. 170. A Olmo reste encore aujourd'hui l'Albergo della Salute. Construit en 1897. Dans le style de l'époque, très décoratif, très beau. Les occupants se sont mis sur les balcons. C'est Goglio qui l'a voulu. Pas un hôtel vide, monsieur le propriétaire, mais bien rempli. Jusqu'à la dernière chambre. Montrer que non seulement vous avez du monde, mais qu'en plus vous êtes l'avenir. Votre bel hôtel. Au bord de la grande route qui conduit à Averara par exemple. Un beau balcon. Et de belles chambres. Qui donnent non seulement sur la route où l'on voit passer les diligences, mais aussi sur la rivière, toute cette belle eau qui vient d'en haut, des montagnes. On n'en n'est pas loin, d'ailleurs. C'est pourquoi, ici, au pied, l'air est si bon. Vous allez vous refaire une santé, à l'Albergo della Salute.

L'ère du tourisme a commencé. Désormais, la montagne, ce n'est plus l'effroi, mais le lieu où il faut aller. Vacances. Pour un temps oublier les miasmes du bas, la fumée des locomotives dans les grandes gares des grandes villes, celle des usines, cette pollution des cités qui s'intensifie chaque année plus avec leur agrandissement fantastique. Bergamo s'étend, Milan double tous les dix ans. Et tiens, la diligence s'arrête à nouveau devant l'Albergo della Salute et en descend une pleine cargaison de villégiateurs, car c'est ainsi qu'on les nomme désormais. En italien à l'original, bien entendu.

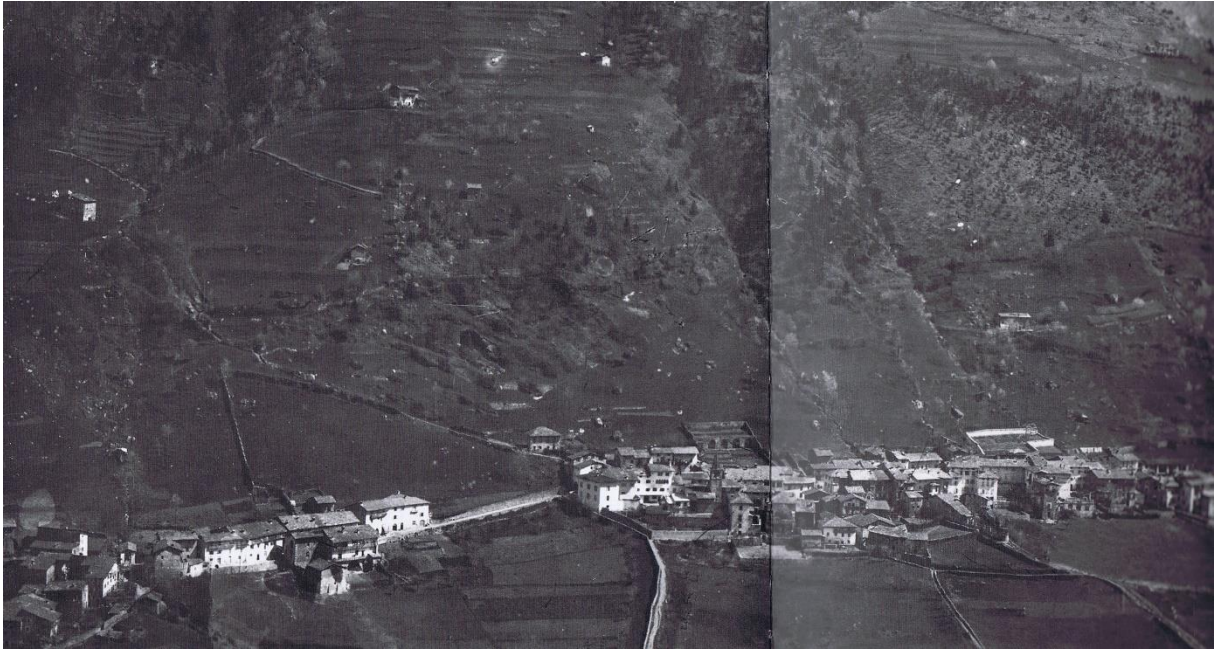


pp. 154-155. Voici Piazza Brembana en 1890, vaste vue panoramique faisant état d'un gros bourg qui n'est pourtant à l'époque pas d'importance capitale, bien que sans doute plus habité et avec un nombre de bâtiments plus important que partout ailleurs dans les vallées supérieures. Il y a deux groupes de maisons. La nouvelle église n'apparaît pas, et pour cause. Maisons avec balcons de bois pour certaines. Vieux village avec des bâtisses sans doute de plusieurs siècles, et des constructions neuves. Celles-ci sont volontiers blanches. La cité, si elle prend des orientations que l'on ne sait pas, reste cependant agricole. Des champs sont en aval, de belle importance, d'autres restent accrochés à la pente, en plein soleil. Ici et là une maison isolée, ou un voisinage. On domine alors toute la vallée.

Une constatation d'importance : la forêt est inexistante, avec juste quelques lambeaux très clairsemés. Voilà, c'est que tout simplement, on a exploité les futaies à l'excès depuis des siècles. Vu ce besoin fondamental que l'on a eu du bois. Pour à peu près tout. Pour les charpentes, pour les balcons, pour se chauffer, pour fabriquer des récipients. Et les familles devenant nombreuses, on coupe plus encore et ainsi jusqu'à extinction. Ce qui fait que, Ô fiers bûcherons, si vous n'avez que ce métier-là pour gagner votre vie, vous devrez vous expatrier. En France et en Suisse où les forêts demeurent plus denses malgré qu'on les exploite de même beaucoup. Vous faites par ailleurs en partant ce que font beaucoup des hommes d'ici qui ne trouvent pas le travail nécessaire afin de faire vivre la famille. Vous partez. En saisonnier d'abord, vous ne revenez que pour la mauvaise saison pour rejoindre votre famille qui s'agrandit d'une unité à chaque fois, et puis à titre définitif, ayant abandonné la vieille maison pour en racheter une en cet ailleurs qui sera bientôt votre vraie patrie. Votre pauvre vieille maison délaissée dont le toit de tuile laissera bientôt passer toutes les pluies qui rongeront les intérieurs du haut en bas, avant que tout ne s'écroule et que même les murs connaissent une dégradation qui les mènera à se transformer en un simple tas de gravats, là où pousseront d'abord les orties et puis bientôt les frênes et les érables. Et de vous, on ne s'en souviendra même plus qui avez abandonné le vieux pays pour toujours.

Cette photo, en couleur, pourrait apporter un rien de gaieté. En noir et blanc, elle est résolument triste. Elle fait état d'une collectivité accrochée à sa terre, et quel que soit ce que celle-ci leur rende. Ils restent dans la coutume. Ils vivent, quoi. Comme l'on vit partout ailleurs. Ils auront une destinée. Et puis pour finir, voyez le cimetière au-dessus du village, on leur y trouvera bien une place pour y déposer cette vieille carcasse dont ils n'avaient plus besoin. Peut-être même qu'ils y sont encore !

Cette image serait à analyser pour y décrire chacune des maisons ! Elles le méritent. Quant aux gens, où sont-ils que font-ils, c'est là le grand mystère des destinées que personne ne pourra plus jamais éclairer.



Piazza Brembana vue générale, avec deux bourgs séparés par quelque 100 à 150 m.



Piazza Brembana, bourg principal avec l'église.

p. 169. Il arrive, le chemin de fer. A vapeur, bien entendu. Les ouvriers en sont fiers. Et on les comprend. Depuis Bergamo, ça fait combien de kilomètres ? Et combien de ponts, et combien de tunnels ? On a creusé, on a excavé, on a remblayé. Tout cela à la pelle, à la brouette, à coup de mines, à la barre-à-mine, à la pioche. A la sueur de son front. A ses risques et péril. Combien d'accidents, de morts, pour cette ligne ?

On l'a eue. Elle joint Piazza Brembana à Bergamo. Un exploit. Près de 40 km selon les données historiques. Et à toutes les agglomérations un peu importantes situées sur le parcours, on leur a offert une petite gare, bien dans le style de l'époque, avec des couleurs ocre, jaunes et brunes. Jolies comme tout, ces petites gares. Des chefs-d'œuvre, qui demeurent heureusement encore pour la plupart. Un patrimoine ferroviaire d'importance. Mais pour l'heure, fume, fume, locomotive. Et tire désormais ces wagons de voyageurs ou ceux-là destinés aux marchandises. Et envoie ces habitants pour l'exil aussi. D'autres restent et vivent avec toi, Ô belle locomotive. Et consomment. Ce qui vient d'arriver de la grande ville, d'ailleurs encore, de Milan par exemple. On joint le monde désormais. On a enfin son chemin de fer. On l'attendait depuis combien d'années ? On a vu arriver les techniciens, les géomètres, les notaires aussi, car il a fallu pour les habitants de la vallée, ici ou là, vendre un bout de champ, une belle forêt aussi. Mais que ne ferait-on pas pour avoir le chemin de fer. Et le progrès !

Oui, on est fier de son chemin de fer. On le sera un peu moins quand on l'abandonnera. Que les usines Fiat, dit-on, pèseront de tout leur poids pour le supprimer et par ainsi vendre ces gros autobus qui remplaceront les locomotives. Vendre ces voitures aussi qui inonderont les routes. A saturation. A les salir. A noircir les maisons que l'on trouve de part et d'autre tout au long du parcours. Au point même que parfois on est en danger de simplement traverser la route. Et puis le bruit. Ca vous casse les oreilles. Tandis que le sifflet de la locomotive, hein, c'était bien autre chose. Et la fumée de celles-ci, mieux que celle des voitures. Plus poétique en tout cas. Voitures semaines et dimanche. Voitures nuit et jour. On les a voulues. On les a. Et tant pis pour le chemin de fer qui est tout simplement rentré sans grand bruit dans les livres d'histoire.

Quant à la ligne, on a enlevé les rails, on a asphalté ou bétonné. Elle sert désormais pour les cyclistes. Et ceux-ci passent les tunnels à la place des trains. Quelque part quand même, une belle reconversion.

Il y a simplement que l'on ne se souvient même plus de quand on avait le train. Les parents, les grands-parents, tous ceux-là qui ne sont plus et qui vous en parlaient naguère.

En fait le chemin de fer n'aura pas duré longtemps. Construit en 1926, il a tiré sa révérence déjà en 1966. Tant de travaux pour quatre décennies de service, une misère. Et un déshonneur quelque part aussi.



p. 168, construction du chemin de fer. Un travail insensé pour seulement quatre décennies.

p. 177. Voici sans doute la composition la plus subtile de notre photographe. En triangle ou en pyramide. De manière à mettre chacun et chacune en évidence. Famille de huit personnes. Fixée devant la maison. Sur la porte d'entrée et le sol pavé. Composition très élaborée. La jeune fille du bas à droite tranche sur les autres avec sa belle jupe blanche. Chacun est bien habillé. Mais sait-on seulement que par ce cliché l'on offrira un jour aux admirateurs de Golio la quintessence de son art, son chef-d'œuvre, sa réussite la plus aboutie ? Et comme vous êtes tous et toutes détendus. Confiants, à regarder au loin pour certains. Ou quelque personne qui arriverait soudain à proximité. Pour la jolie demoiselle, c'est un regard un peu vague et quelque peu détaché qu'elle jette du côté du photographe. Elle est belle. On pourrait l'aimer sans problème.

 Tout est parfait. Tout aussi est immortel.



p. 185. L'une des photos les plus saisissantes de l'album. Cassiglio, c'est le bourg où l'on trouve sur la façade de l'une des maisons de la rue principale, la Danza Macabra, ou encore la Serenata Macabra. Difficile de la repérer dans cet amas de bâtisses diverses. Mais ce qui retient dans ce cliché, plus que le village lui-même, si caractéristique soit-il, c'est le nombre impressionnant des troncs coupés du premier plan. Stock d'une scierie, dit-on. Alors même que les côtes sus-jacente sont dénudées. Preuve que l'on a atteint là des limites que l'on ne pourra plus franchir. Point de non retour. C'est-à-dire que l'on a tellement exploité les forêts, partout, que nos bûcherons, ainsi que signalé plus haut, seront obligés de s'expatrier pour continuer à vivre de leur métier. Ils iront alors en Suisse, dans le Jura, ou en France, dans la région de Grenoble. Il y a des Locatelli, des Pesenti, des Valceschini, des Salvi, d'autres encore qui ont des noms d'ici.

Ainsi l'homme fut-il prodigieusement imprévoyant. Non seulement il a supprimé la forêt, mais en même temps il a donné aux avalanches la possibilité de faire de grands dégâts, et aux eaux de créer des inondations dévastatrices. Mais on a toujours fait comme ça, dit-on en guise d'excuse. Pourquoi alors ne serait-il pas possible de continuer ?

Cassiglio, au milieu des pentes dénudées, a vraiment mauvaise mine. Cela n'empêchera pas les voitures de bientôt le traverser qui conduisent à ces montagnes où l'on trouvera d'autres villages et naturellement d'autres forêts tout autant ravagées.



188. La photo de deux demoiselles paisibles termine l'ouvrage. Maria Milesi, institutrice, est à gauche. Elle tient la main d'une amie très chère. Nous sommes du côté d'Olmo. Elles rentrent d'une promenade où l'on s'est protégé du soleil avec une jolie ombrelle. On a cueilli des marguerites. Ce fut une très belle après-midi et maintenant, avant de retrouver chacune sa maison, on se repose sur un bout de mur. Il y a certes l'amitié, qui est l'une des plus belle chose qui soit, mais il y a aussi la nostalgie. Car que sait-on de ce qui adviendra ? Seront-nous amies pour toute la vie, vivrons-nous assez pour en jouir ? Mais basta, profitons de l'instant présent sans trop se poser de questions et offrons notre beauté à ce photographe que l'on a dit génial et qui a souhaité garder de nous une image positive, une image une fois de plus à ne jamais oublier.

Ainsi se tourne la dernière page d'un album fabuleux sur lequel plus d'un pourra se pencher avec le bonheur profond du bibliophile qui sait la valeur inestimable de ces livres qui sortent de l'ordinaire. Et celui-ci est tout à fait dans cette situation magique où on ne le ferme que pour mieux le rouvrir. Et cela dès l'heure où l'on en a tourné la première page.

Note : cet article donnera lieu à l'édition d'une modeste brochure dans notre collection « Voyages et littérature ».

